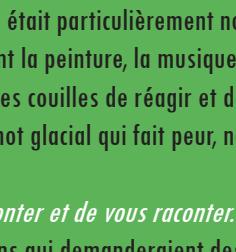


Dominique Sampiero

& les artistes à la Biennale de Douai

Pour certains, l'été c'est le temps des livres.
Pour lui, l'écriture, c'est tous les jours. Il est poète, romancier avec pour dernier recueil Chante-perce (Editions Apogée) et pour dernier livre Avant la chair (Editions Le Passeur). Aussi, il est scénariste, notamment des films de Bertrand Tavernier Ça commence aujourd'hui (Ours d'Or à Berlin) et Holy Lola. Il est également auteur de textes pour la jeunesse et pour le théâtre, il a collaboré au 1er guide l'art contemporain du Nord-Pas-de-Calais¹ (Editions Smac). Il est un amoureux des arts, des artistes, avec lesquels il produit de nombreux livres à tirages très limités, voire à exemplaire unique : Vandrisse, Marquant, Karpowicz, Viallat pour ne citer qu'eux. Ces livres seront exposés dans le cadre d'Hybride 3, aux côtés des œuvres originales de ces artistes (Bibliothèque de Douai du 12 septembre au 4 octobre 2015). Lui, c'est Dominique Sampiero. Avec cette carte blanche, le Smac a choisi de présenter une facette de cet auteur authentique, profond, construit par l'émotion et la lutte.

Chante-perce
Dominique Sampiero



Smac : Vous connaissez Douai notamment pour y avoir fait l'Ecole Normale. Après 20 ans dans l'enseignement, vous décidez de quitter l'éducation nationale pour vous consacrer à l'écriture et à la poésie à temps complet et vous êtes connu sans doute du grand public pour avoir été l'auteur du scénario « Ça commence aujourd'hui » de Bertrand Tavernier. Comment de l'Ecole Normale en vient-on à l'écriture, au cinéma et à l'art ?

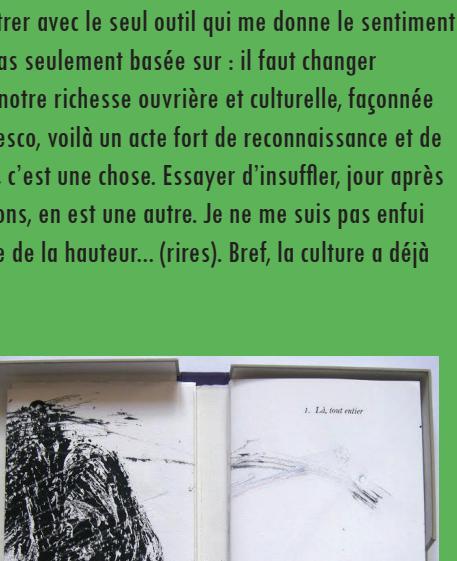
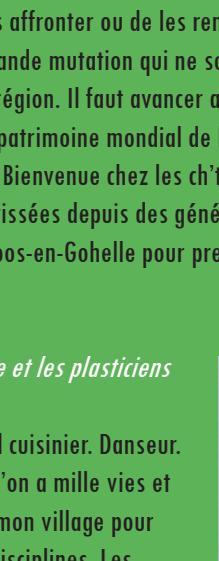
Dominique Sampiero : Je suis devenu instituteur, sans vocation et sans réfléchir, pour faire plaisir à mon père qui avait toujours rêvé d'être instit. Et aussi pour faire des études qui ne coûtaient pas trop cher à mes parents. Avec mon salaire de normalien, j'ai pu aller au cinéma, au théâtre, voir des expos, jouer de la guitare et...fumer du cannabis... (rires)... J'ai réalisé à 21 ans à quel point tout cela m'avait manqué : l'art, la transgression et l'éducation par le sensible. Le deuxième choc a été de comprendre que, même si j'étais naturellement un bon élève grâce à ma passion pour la lecture, je m'étais en réalité mortellement ennuyé à l'école. Je parle évidemment de l'enseignement des années 60 à 80 où le seul rapport à l'art était la pratique de ce que l'on appelait à l'époque « le Landy », une sorte de gymnastique collective sur une musique rythmée. Le deuxième choc, ça été de constater que j'allais devenir « instituteur » « pour la vie » et que j'allais continuer à non seulement m'emmêler royalement mais aussi à générer de l'ennui. Heureusement, j'ai mal tourné et très vite je suis devenu l'un des premiers instituteurs masculins en maternelle. À l'époque, l'école maternelle française, bien avant les nouvelles réformes qui l'ont sclérosée dans la peur du lire, écrire, compter et l'obsession de l'évaluation, était particulièrement novatrice et tournée vers des pratiques artistiques comme outils d'apprentissage. Et c'est là qu'est venu le déclencheur : en pratiquant la peinture, la musique, les ateliers d'écriture, le théâtre, la danse... avec les enfants, j'ai compris que c'était ça ma vie. Qu'il fallait que j'aie enfin les couilles de réagir et de faire ce qui comptait le plus pour moi. Ne pas attendre d'avoir 62 ans pour sortir du cocon de l'Education Nationale (un mot glacial qui fait peur, non ?) et prendre des risques, mener ma barque selon ma vraie personnalité.

Expliquez ce besoin de raconter et de vous raconter.

Vous me posez des questions qui demanderaient des pages et des pages de réponse. Dans l'écriture poétique, je raconte comment les lieux et les personnes me traversent, comment je me perds et me trouve en eux. Dans l'écriture des livres jeunesse, j'ose raconter des histoires aux enfants qu'à une époque on voulait leur censurer. Dans l'écriture théâtrale, je donne langue à ceux qui me touchent, me fascinent et à qui on ne donne pas la parole dans notre société. Dans mes romans, je refais le monde du point de vue le plus sensible et le plus intime car j'en ai marre qu'on me raconte des bobards avec une Grande Histoire officielle et soit disant universelle. Dans mes scénarios, je laisse entièrement la place à ceux qui ne savent pas que leur vie est pleine de lutte et de beauté. Bref, je bricole pour survivre et me sentir utile et à ma place quelque part. La langue poétique sert de ciment à toutes ces formes, en tout cas je l'espère.

Dans vos écrits, la part belle est souvent faite aux plus humbles. Pourquoi ?

Non, c'est pas comme ça que ça se passe. Depuis l'enfance, ceux que vousappelez « les plus humbles » ne sont pas forcément humbles mais en tout cas, ils morflent, ils luttent pour survivre et ils se taisent. C'est leur immense silence et leur infinie solitude qui me fascine. Car je pense que c'est à cet endroit-là que se fait et se défait la littérature. Et, dans ce trou noir, toute notre société. Je suis sur le cul de voir surgir, dans leur parole, quand on les écoute et qu'ils se mettent enfin à parler, une poésie brute façonnée dans leur chair, dans leurs manques, une sorte de lumière contenue. Dense et refoulée. On ne peut pas construire le monde sur ce refoulement. Je raconte souvent la vie aux confins de l'existence de ces personnages à la limite de leur humanité. Deviennent-ils des monstres ou des héros dans ces épreuves ? Ou tout simplement des hommes qui ont quelque chose à nous apprendre et à nous dire ? Que penserez-vous de cette mère dont je raconte l'histoire dans L'éblouissement et qui se jette d'une tour de huit étages avec ses deux enfants dans les bras ? Que penserez-vous du fait que le garçon de quatre ans va être tué sur le coup et que le bébé serré dans ses bras va survivre en rebondissant sur sa mère ? Aujourd'hui ce bébé est une jeune fille de 20 ans à qui on a caché la façon dont sa mère est morte.

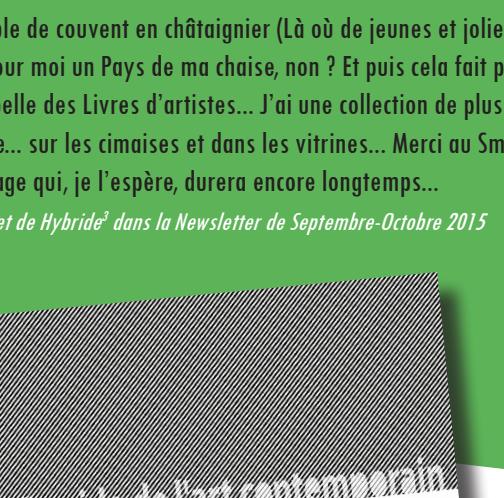


Depuis l'Avesnois où vous vivez, le Nord reste très présent dans vos écrits.

Je ne suis pas du Nord, je suis d'ici. Si j'étais né ailleurs, je serai peut-être de cet ailleurs. Être ici, c'est être avec. Ce n'est pas s'envoler vers une pseudo carrière ou une pseudo réussite fantasmée. Je vis et je travaille avec les gens de ma famille, les gens du pays où je suis né. Je les aime car ils ont façonné mon enfance. Mes valeurs. Mes attachements, mes colères. Parfois je les déteste, par exemple quand ils votent Front National. Mais jamais je ne les fuis. J'essaie de comprendre leur rejet de la gauche et de la droite, de les affronter ou de les rencontrer avec le seul outil qui me donne le sentiment d'exister : écrire. Le Nord est ma deuxième chair et je rêve pour lui d'une grande mutation qui ne soit pas seulement basée sur : il faut changer « l'image » du Nord. Non, ras le bol de ce baratin d'élus complexés par leur région. Il faut avancer avec notre richesse ouvrière et culturelle, façonnée depuis des années de lutte et de labeur. Le classement des sites miniers au patrimoine mondial de l'Unesco, voilà un acte fort de reconnaissance et de résilience pour une région qui souffre tellement. Rire avec la caricature de « Bienvenue chez les ch'tis », c'est une chose. Essayer d'insuffler, jour après jour et sur le terrain, une reconstruction qui intègre des valeurs héritées et tissées depuis des générations, en est une autre. Je ne me suis pas enfui à Los Angeles pour me faire connaître, je préfère monter sur les terrils de Loos-en-Gohelle pour prendre de la hauteur... (rires). Bref, la culture a déjà sublimé et sauvera le Nord, j'en ai l'intime conviction.

Vous aimez l'art et les artistes. Quel rapport entretenez-vous entre l'écriture et les plasticiens d'aujourd'hui ?

J'aurais aimé peindre. Chanter. Être comédien. Sculpteur. Photographe. Grand cuisinier. Danseur. Menuisier. Chorégraphe. Réalisateur... Quand je suis en forme, je me dis qu'on a mille vies et que tout est encore possible. Quand je suis déçu ou fatigué, je m'isole dans mon village pour méditer. De toute façon, l'écriture me permet de me connecter à toutes ces disciplines. Les artistes sentent mon amour et mon regard sur leurs pratiques et acceptent de travailler avec moi. Je ne crois pas à la grande famille de... Le mot famille d'ailleurs m'exaspère. Par contre, je crois aux vraies rencontres, à l'échange et aux mille et unes façons de s'enrichir et de se stimuler les uns les autres. Mes pratiques d'écritures doivent tout à mes rencontres. Et puis je souffre d'une maladie que j'essaie de transformer en moteur : je suis éternellement insatisfait.



(1) 1^{er} guide de l'art contemporain du Nord-Pas-de-Calais

En vente sur www.smacasso.com

260 pages couleurs 15 x 21 cm papier 135 g / Couv. 250 g ISBN n° 978-2-9542622-4-6

